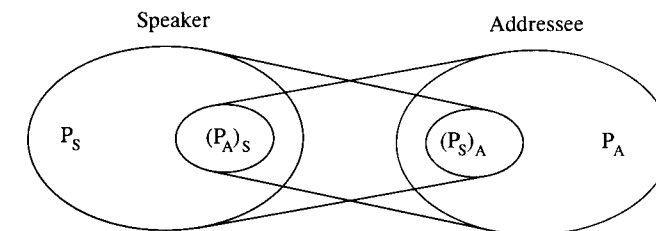


LINGUISTIQUE LATINE ET PRAGMATIQUE *

*Pour Marius Lavency,
cher ami et collègue grammairien*

Mon intention n'est pas de faire part de mes dernières recherches et d'en communiquer les résultats. Je vais plutôt essayer de faire l'inventaire et l'évaluation des progrès, plus ou moins conscients, survenus dans le domaine des phénomènes latins qu'on classe sous la rubrique de la grammaire pragmatique. Par ce terme, j'entends – à la suite de Dik (1989) et d'autres courants d'orientation fonctionnelle – les phénomènes relatifs à l'interaction communicative entre celui qui produit la langue (écrite ou parlée) et celui qui la reçoit (l'auditeur ou le lecteur). Cette interaction est représentée par la figure suivante, empruntée à Dik (1989 : 10).



Le **L**(ocuteur) qui dispose de certaines connaissances, a, dans son interaction avec un **R**(écepteur), un certain objectif et il construit un **M**(essage) apte à réaliser cet objectif. Dans cette perspective, il est nécessaire qu'il ait une idée des connaissances dont dispose le Récepteur pour pouvoir organiser son message en fonction de celles-ci. **L** peut se référer explicitement aux connaissances qu'il suppose chez **R** (en ajoutant par ex. : « comme vous le savez »), mais généralement le rapport entre les

* Texte d'une conférence donnée à Bruxelles en avril et à Madrid en septembre 1995. Je tiens à remercier Mme Anita CONCAS pour la traduction de mon texte en français.

connaissances de **L** et celles de **R** sera moins explicite. La composante pragmatique de la grammaire latine s'occupe donc des stratégies dont les **L** romains disposaient et les facteurs qui déterminaient le choix de l'une plutôt que de l'autre.

Pour les philologues que nous sommes, la description de la composante pragmatique qui vient d'être présentée n'est pas nouvelle. Mais pour ceux qui n'ont pas suivi les courants modernes de la linguistique, cette connaissance n'est pas due au fait que nos grammaires contiennent une composante pragmatique, mais plutôt au fait que nous avons une certaine familiarité avec la rhétorique.

Les anciens grammairiens et autres auteurs (Cicéron, Quintilien et Aulu-Gelle, par exemple) qui se sont exprimés indirectement sur les phénomènes linguistiques nous donnent une assez bonne idée de la prononciation, de la morphologie et – dans une moindre mesure – de la structure syntaxique et sémantique de propositions et de groupes de mots. À côté d'une approche essentiellement normative (surtout chez les grammairiens), on trouve aussi des observations sur les différences régionales, sociales et historiques du latin et les différences entre le grec et le latin :

(1) *Cordubae natis poetis pingue quiddam sonantibus atque peregrinum* (Cic., *Arch.*, 26).

(2) *noster sermo articulos non desiderat ideoque in alias partes orationis sparguntur* (Quint., *I.O.*, 1, 4, 19).

Les rares observations que nous appellerions de nos jours « pragmatiques » se trouvent en particulier dans le contexte des *modi* qui, selon l'expression de Priscien (8, 1, 2, 63), *sunt diversae inclinationes animi varios affectus demonstrantes*. C'est donc là le domaine des « speech acts ». L'intérêt pour les différents objectifs communicatifs des locuteurs et, en rapport avec ces derniers, pour les fonctions des différents types de propositions, se manifeste déjà chez Aristote qui, dans sa *Poetica* 1456 b 8 et s., distingue un certain nombre de σχήματα λέξεως (cf. aussi *De Interpret.* 17 a 1 s. sur ἀποφαντικός λόγος)¹. Dans des écrits rhétoriques ultérieurs, la stratégie du locuteur apparaît d'une manière plus détaillée dans les règles des *figurae sententiarum*. Ces *figurae sententiarum* ont pour particularité qu'elles *ab illo simplici modo indicandi recedunt* (Quint., 9, 2, 1). On en trouve un exemple dans la question rhétorique. La description que Quintilien donne de l'effet de la question rhétorique (*interrogatio*), qu'il distingue clairement de la question « informative » (*percontatio*), est encore de nos jours instructive (9, 2, 6 et s.). À partir de la célèbre phrase de Cicéron *Quo usque tandem abutere, Catilina, patien-*

1. Cf. SCHENKEVELD (1984).

tia nostra ? (*Cat.*, 1, 1), il remarque, employant lui aussi une question rhétorique : *Quanto enim magis ardet quam si diceretur « diu abuteris patientia nostra »*.

L'intérêt limité que les anciens grammairiens manifestaient pour les phénomènes pragmatiques a des répercussions dans nos grammaires modernes. Par « intérêt limité », je ne veux pas dire que nos grammaires modernes n'abordent pas toutes sortes de questions que nous pouvons interpréter de nos jours comme des phénomènes typiquement « pragmatiques », mais que ces phénomènes sont souvent présentés comme des écarts (incorrects) de l'expression correcte, en somme, au même titre que des agrammaticalités. Un exemple de ce phénomène est l'emploi dit « pléonastique »² du pronom anaphorique *is* dans des cas comme :

(3) *Ampsigura mater mihi fuit, Iahon pater.*

...

...

nam mihi sobrina Ampsigura tua mater fuit.

pater tuus, is erat frater patruelis meus

et is me heredem fecit... (*Plt.*, *Poen.*, 1065-70).

Kühner-Stegmann (I, 635) a qualifié ce même exemple de « umgangs-sprachlich ». D'autres exemples de ce genre figurent chez Hofmann (1951 : 102-105) comme exemples de « Dieses Drängen des betonten Begriffes an die Spitze » (1951 : 105). En fait, nous avons affaire ici à une stratégie d'introduction très fréquente dans la langue parlée pour laquelle la langue écrite, plus construite, emploie d'autres stratégies. Je reviendrai tout à l'heure sur ce point. Nos grammaires (et les commentaires) mettent trop l'accent sur l'écart (en fait l'incorrection).

Ces dernières années, on s'est beaucoup intéressé – en particulier dans mon propre département à l'Université d'Amsterdam – à ces phénomènes pragmatiques. Il serait souhaitable d'ajouter à nos grammaires un chapitre sur « la composante pragmatique » beaucoup plus développé que cela n'était le cas il y a, disons, une vingtaine d'années. Dans le reste de ma communication, je m'efforcerai d'esquisser un premier schéma d'un tel chapitre.

1. Expressions métacommunicatives

Pour le succès de la communication, il est nécessaire que le locuteur/scripteur aide l'auditeur/lecteur, d'une manière plus ou moins explicite, et quelquefois voilée ou indirecte, à élaborer l'information reçue et à

2. LINDSAY (1907 : 47).

l'interpréter correctement, c'est-à-dire selon les intentions de **L**. **L** devra, s'il le faut, préparer **R** à quelque chose de neuf, d'important, d'inaccoutumé, à une expression qui sort de l'ordinaire, mais aussi à une expression commune. Ceci peut se faire au début de l'acte communicatif ou peut avoir lieu pendant le processus de communication. Dans ce cas nous parlons d'expressions « métacommunicatives ». J'en ai étudié quelques-unes dans ma *Latin Syntax and Semantics* (1990 : 34).

Je cite ici les propositions secondaires dites pseudo-finales telles qu'elles figurent en (4) et (5).

(4) *de Alcumena ut rem teneatis rectius, utrimquest grvida* (Ph., Am., 110).

(5) *ego adeo, ut tu scias, prorsum Athenas... abibo* (Plt., Mi., 1192).

Dans *Latin Syntax and Semantics* (1990 : 34), j'emploie, pour de tels constituants, le terme « disjunct », emprunté à la grammaire anglaise de Quirk *et al.* Ces expressions se comportent autrement que les subordonnées adverbiales normales (« adjuncts »), entre autres raisons, parce qu'elles ne peuvent pas servir de réponse à la question *cur*. À mon avis, il est de même impossible de remplacer *ut* par *quo* dans les subordonnées pseudo-finales³. Les exemples ci-dessus, laissent entendre à **R** qu'il se trouve en face d'une donnée qu'il ne connaît pas du tout, ou pas suffisamment. D'autres subordonnées pseudo-finales peuvent avoir comme fonction de rendre la structure du texte plus claire pour **R**. Voici un exemple de subordonnée en *ut* de ce genre :

(6) *ut iam ad vestros, Balbe, veniamus* (Cic., N. D., 1, 36).

Il existe évidemment de nombreuses autres expressions qui ont le même effet ; par exemple, on peut envoyer le message « nouvelle donnée » en employant *et sciendum* dans des textes techniques.

Van de Griend (1989) a mis en évidence un autre moyen dont dispose **L** pour garder explicitement le contact avec **R**. Elle commente des cas de subordonnées en *si* qui fonctionnent comme élément de ce qu'on appelle un « interaction management » :

(7) *Dum haec, si modo hoc anno acta sunt, Romae aguntur* (Liv., 39, 1, 1).

Nous nous trouvons, ici aussi, devant un cas d'expression « métacommunicative » qui n'a rien à voir avec le contenu du message proprement dit.

3. Cf. TORREGO (1988).

2. Signes révélant la valeur informative des expressions linguistiques

L devra signaler clairement, dans son propre message, quelle information est connue (ou censée l'être) de **R**, quelle autre est nouvelle, ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Une telle démarche peut se faire en partie à l'aide de moyens lexicaux et en partie en optant pour une certaine distribution de l'information. **R** pourra comprendre par les signes renfermés dans le texte même ce qui est déjà connu et ce qui est nouveau (cohésion du texte), mais il devra aussi faire appel à ses connaissances générales. Cette opération est d'autant plus facile que l'« univers of discourse » est pour **R** plus connu et/ou plus restreint. Dans un manuel de médecine, par exemple, L aura moins d'efforts à faire pour introduire des maux et des médicaments encore inconnus qu'à introduire les us et coutumes d'un peuple inconnu dans une digression d'un travail historique.

Pour montrer qu'il suppose que **R** sait de quoi il parle, L se sert, entre autres, de certaines particules, par ex. *enim*. Cette particule est généralement traitée comme une « conjonction de coordination », c'est-à-dire comme un élément qui marque la relation sémantique entre deux propositions indépendantes. Cette relation sémantique est généralement appelée « causale ». Une telle définition est suffisante dans une large mesure, mais il existe aussi des emplois de *enim* où l'on ne trouve aucun élément de coordination. Il figure dans une proposition isolée et est alors expliqué de plusieurs manières, par ex. comme une sorte d'adverbe ou comme une particule « affirmative », dans le sens de « tout à fait, vraiment ». Par ex. :

(8) *certe enim nescioquis loquitur* (Plt., *Amph.*, 331).

(9) *Nunc enim quanta dementia est hominum* (Sen., *Ep.*, 10, 5).

(10) *Quo enim se repulsos ab Romanis ituros ?* (Liv., 34, 11, 6).

(8) est un aparté, (9) est une exclamation et (10) est une question rhétorique.

Kroon (1989, 1991, 1995) a montré que *enim* et d'autres particules – telles que *vero* – remplissent une fonction dite « interactionnelle », c'est-à-dire qu'elles n'indiquent pas un lien à l'intérieur du texte, mais marquent « the relation of a discourse unit to its non-verbal, communicative environment » (1991 : 52). Elles font appel à des connaissances communes à L et à R. La meilleure définition du sens de *enim* est alors « y' know » : *enim* a en effet, dans ce cas, une tout autre fonction que *nam*, laquelle est en effet une conjonction de coordination.

Nous venons de voir qu'en employant *enim*, L signale à R qu'il suppose connue l'information contenue dans la proposition en *enim*. De même, L peut signaler que R est censé connaître une certaine entité. Dans

de nombreuses langues, l'article défini marque que **R** est censé savoir de quoi il s'agit. Le latin n'a pas d'article, mais **L** peut signaler à **R**, si cela est nécessaire, qu'il est censé savoir de qui ou de quoi il s'agit, en employant *ille*.

Exemples d'emplois extra-textuels et extra-situationnels de *ille* :

(11) *senex ille Caecilianus* (Cic., *S. Rosc.*, 46).

(12) *Enni illud* (Var., *L. L.*, 7, 12).

On fait généralement dériver l'évolution de *ille* en article défini obligatoire dans les langues romanes de son emploi anaphorique intratextuel ⁴. Personnellement, je pense plutôt que l'emploi de *ille* tel qu'on l'a vu dans les exemples (11) et (12) est à la base de son évolution ultérieure. Ce qu'il y a de commun entre les différents emplois de *ille* c'est, à mon avis, que :

(a) il est employé pour renvoyer à un élément du contexte situationnel qui se trouve en dehors de l'interaction immédiate entre **L** et **R**, mais que **R** peut localiser (emploi déictique). Dans un sens positif, il marque que cet élément se trouve « là-bas », dans un sens négatif, qu'il ne se trouve « pas ici ». Cet emploi négatif est à la base de l'emploi contrastif de *ille*, dans des combinaisons telles que *ille alter* et *ille alius* ⁵ et dans des cas tels que :

(13) *bona vera idem pendent, idem patent : illa falsa multum habent vani* (Sen., *Ep.*, 66, 30 ⁶).

(b) il est employé aussi pour renvoyer à un élément qui se trouve en dehors de la situation textuelle ou situationnelle, mais que **R** peut localiser dans le champ de ses expériences (qui lui est d'une manière ou d'une autre accessible) ⁷. Cet emploi de *ille* est donc un signal supplémentaire pour des entités que **L** suppose connues chez **R**, autrement dit : qui renferment pour **R** une information topique. Ce qui, à son tour, explique pourquoi *ille* apparaît assez souvent dans des constituants-sujets : les sujets sont en effet souvent topiques ⁸.

On trouve un autre exemple de marqueurs explicites d'une entité qui demande une attention particulière de la part de **R** dans l'emploi des pronoms personnels *ego*, *tu*, *ille* (et des pluriels correspondants) comme sujets de proposition. Ces pronoms sont, comme on le sait, facultatifs parce que le sujet est marqué par la désinence du verbe. Mais ils sont nécessaires

4. À ce propos, cf. *infra*.

5. Cf. LÖFSTEDT (1942 : 366-375) ; CALBOLI (1992b : 46, 50).

6. Cf. SETAIOLI (1980 : 21).

7. Cf. DE JONG, conférence de Jérusalem (1993).

8. Cf. ORLANDINI (1992), SELIG (1992).

lorsque le sujet change de personne (par ex. dans les dialogues de Cicéron), lors d'un contraste explicite, et dans d'autres formes de « saliency » du sujet, comme on les trouve dans des évaluations subjectives telles que :

(14) *Aristoteles, is quem ego maxime admiror* (Cic., *De Orat.*, 2, 152).

Il ne faut évidemment pas s'attendre à trouver ce types de conditions pragmatiques dans tous les genres de textes. Ces conditions sont parfaitement remplies, par exemple, chez Pétrone et cela explique aussi la fréquence relative des pronoms-sujets, surtout de *ille*, dans ce texte. La haute fréquence ne dit donc rien sur l'évolution diachronique des pronoms-sujets, comme le prétend Nelson (1947)⁹.

Après avoir traité des signaux explicites, je passe aux moyens destinés à structurer l'information pour que **R** sache à quoi il doit faire particulièrement attention. Cela peut être quelque chose de connu, mais aussi quelque chose de particulièrement important. La distribution de l'information semble, en règle générale, intéresser beaucoup plus les chercheurs en stylistique littéraire que les linguistes. À ce propos, je voudrais rappeler l'étude de Schneider (1964) sur la manière dont Salluste et Tacite distribuent l'information relativement importante et l'information non importante en propositions principales et propositions subordonnées (y compris les constructions participiales). Le latin dispose d'un certain nombre de moyens pour présenter à **R** une entité qui

- n'a pas encore été introduite dans le discours, mais dont on parlera plus loin dans le texte ;
- est réintroduite après une interruption ;
- contraste avec une entité précédente.

L'exemple (3) de Plaute donné plus haut en est une illustration. Voir aussi les exemples que j'ai donnés dans ma *Latin Syntax and Semantics* (1990 : 37) :

(15) *sed urbana plebes, ea vero praeceps erat de multis causis* (Sall., *Cat.*, 37, 4).

(16) *de forma, ovem esse oportet corpore amplo* (Varr., *R.*, 2, 2, 3).

(15) vient après une remarque générale sur les motifs pour lesquels *cuncta plebes* avait pris le parti de Catilina. Pour la *urbana plebes*, il y avait d'autres raisons spécifiques. Il est donc question d'un passage à un nouveau point de l'argumentation¹⁰. Varron emploie régulièrement *de*

9. Cf. PINKSTER (1986) ; (1987) ; (1988).

10. VRETSKA qualifie l'emploi de *ea* de « pathétique ».

comme introduction, « comme une sorte de titre »¹¹. On trouvera une plus ample discussion sur ce genre de constituants-« thèmes » chez Bolkestein (1981) et Rosén (1992). Hofmann (1951 : 104) et d'autres ont affirmé que la différence entre les cas qui viennent d'être proposés, dans lesquels un substantif est rappelé par un pronom et les substantifs mis tout simplement en tête n'est pas très grande. Somers (1994) a elle aussi montré que, dans les lettres de Cicéron, il n'est pas toujours facile de voir la différence entre constituants-« thèmes » et « initial topics ». Hofmann illustre cette difficulté par l'exemple suivant :

(17) *nausea iamne plane abiit ?* (Cic., *Att.*, 14, 10, 1).

Mais la différence réside en ceci que *nausea*, dans le dernier exemple, avait été un sujet de correspondance entre Atticus et Cicéron, comme le montre le reste du texte. Nous nous trouvons donc ici devant un ordre normal de l'information constitué par une antéposition de l'entité-« topic » présente dans tout le discours (je reviendrai sur cette question). Dans les exemples précédents, il s'agissait justement de la première introduction d'une entité ou de la réintroduction d'une entité qu'on voulait mettre en valeur¹².

Bengt Löfstedt (1966) examine une structure relativement rare en latin qui est connue dans la grammaire anglaise sous le nom de « cleft constructions ». Exemple :

(18) *neque tu eras tam excors tamque demens, ut nescires Clodium esse qui contra leges faceret, alios qui leges scribere solerent* (Cic., *Dom.*, 48).

Le but de cette construction est d'attirer l'attention de **R** sur une information très importante (« salient »). Le point commun entre cette structure et celle des exemples commentés plus haut consiste dans le fait qu'elle avertit **R** d'une entité au sujet de laquelle on donnera un supplément d'information¹³.

11. GUIRAUD, édition Budé, *ad loc.*

12. L'exemple suivant est aussi extrait de Plaute (*Ba.*, 944-945) : *exitium ... fiet hic equus hodie auro senis/nostro seni huic stolido, ei profecto nomen facio ego Illo*, dans lequel *ei* peut peut-être se justifier comme une explication, ce qui se produit souvent dans les subordonnées relatives. Voir aussi chez Caton, *R.*, 5, 2 : *amicos domini eos habeat sibi amicos* (scil. *vilicus*). On distingue ici un nouveau point du discours sur les tâches du *vilicus*.

13. Plus communes sont des expressions comme *hic est qui* et *quis est qui*. On peut aussi comparer des expressions comme *magis est ut* (Lucr., 2, 826 s.), *vix est ut* (Aug., *in psalm.* 85, 7), *ante est ut* (Cypr., *Sent. episc.*, 55). Cf. LÖFSTEDT (1977 : 273-275), et NORBERG (1937 : 112 s.).

J'en viens ainsi à l'ordre des mots, moyen que le latin utilise pour aider **R** à bien interpréter l'information qu'on lui présente en termes de connaissance, importance, etc. Je ne m'étendrai pas trop sur ce point, car j'en ai déjà parlé à de nombreuses occasions. Je me limiterai à quelques observations et assertions. Dans les paragraphes consacrés à l'ordre des mots, Kühner-Stegmann est fortement inspiré par le désir de donner aux étudiants des directives normatives sur l'ordre des mots qu'ils doivent respecter quand ils écrivent en latin. L'auteur qui servait d'exemple à cet effet, parce que le plus étudié dans les écoles allemandes de l'époque, était César, champion quand il s'agit de mettre la forme verbale à la fin de la proposition, tandis que, d'autre part, les affirmations de Quintilien (9, 4, 26) sur l'opportunité de rejeter l'information la plus importante en fin de phrase doivent aussi avoir joué un rôle. Schneider (1912) avait paru trop tard pour avoir eu une influence sur Kühner-Stegmann. Sa thèse renferme, enrobées dans une terminologie psychologique, de nombreuses observations pragmatiques¹⁴. Suivirent une période où l'on se contenta de faire des totaux sans aucune analyse qualitative¹⁵ et la période Marouzeau qui, après sa thèse sur « être » (1910), se consacra à une analyse de l'ordre des mots en latin, analyse intéressante mais peu fondée. On a toutes les raisons de penser, à mon avis, que l'ordre des mots ne relève pas de la syntaxe. Rien ne prouve avec certitude l'ordre SOV en latin. Jones a montré récemment que l'ordre des mots sert, entre autres choses, à éviter l'ambiguïté (pour ce faire, il prend comme exemple la place de la conjonction et préposition *cum*). Des études faites par De Jong, Jones, Panhuis et moi-même ont montré que de nombreuses observations quantitatives ont une justification qualitative, pragmatique. Je prends, encore une fois, pour exemples deux propositions empruntées à Cicéron (*Att.*, 1, 5, 8) que j'ai l'habitude de citer :

(19) *Quintum fratrem cotidie expectamus.*

(20) *Terentia magnos articulorum dolores habet.*

Dans les lettres qu'il envoie à Atticus, Cicéron parle, quelquefois à la fin de la lettre, de la santé des siens qu'Atticus connaît évidemment très bien. Aussi peuvent-ils, sans autre forme d'introduction, être placés en tête de phrase, quelle que soit leur fonction ; cf. aussi :

(21) *Terentiae saltum perspeximus* (*Cic.*, *Att.*, 2, 4, 5).

(22) *Terentiae pergrata est assiduitas tua* (*Cic.*, *Att.*, 2, 15, 4).

14. Des échos d'une telle terminologie se retrouvent d'ailleurs aussi chez HOFMANN (1951).

15. LINDE (1923) en est un bon exemple et on continue, hélas, d'en abuser.

Des études sur les langues romanes, entre autres celle de József Herman (1954) sur l'ancien français, montrent l'importance toujours actuelle, dans ces langues, de facteurs pragmatiques.

Je voudrais maintenant en venir à un dernier aspect de la manière dont **L** peut signifier à **R** que son message porte sur une entité déjà introduite ou sur une entité non encore mentionnée, mais identifiable (cf. *infra*) ou sur une nouvelle entité. Nous entrons ainsi dans le domaine du « participant tracking ». Au colloque qui a eu lieu à Jérusalem en 1993, Bolkestein, de Jong, Pennell Ross et d'autres ont insisté sur cet aspect. L'application d'un cadre analytique plus précis ¹⁶ permet de mettre au jour des différences importantes dans l'emploi d'anaphores-zéro, *ille*, *is*, *hic*, qui se rapportent au statut informatif de l'antécédent.

À ce propos, on peut aussi renvoyer à plusieurs études sur l'emploi dit indirect des réfléchis *se* et *suus* dans les propositions dépendantes, comme on peut le voir dans l'exemple suivant :

(23) *Cassius constituit ut ludi absente se fierent suo nomine* (Cic., *Att.*, 15, 11, 2).

Ces occurrences sont traditionnellement expliquées en termes de syntaxe : les réfléchis renverraient au sujet de la proposition qui les régit ; ce qui oblige à faire de nombreuses exceptions qui pourraient, d'une manière plus juste, s'expliquer si on reconnaît que le réfléchi est déterminé par la fonction sémantique et pragmatique du constituant auquel il renvoie ¹⁷.

3. Expressions alternatives

Pour finir, **L** peut choisir parmi des expressions qui, du point de vue sémantique, sont (presque) synonymes. Ce sont soit des expressions qui ne peuvent pas être employées dans le même contexte, soit des expressions dont le message est plus ou moins direct.

3.1. La première paire de constructions alternatives que je voudrais mentionner est celle des formes verbales active et passive. On connaît la fameuse assertion de Wackernagel (1926 : 135) : « Mit Recht hat man das Passiv als einen Luxus der Sprache bezeichnet, weil der passivische Satz nichts anders darstellt als die Umkehr des normalen aktiven Satzes ». Depuis, nous avons fait des progrès. Une des fonctions de l'alternance actif/passif est en tous cas de pouvoir présenter des événements depuis une

16. À la manière par ex. de Dik (1989), cf. BOLKESTEIN et VAN DE GRIFT (1994).

17. Cf. BERTOCCHI (1989), FRUYT (1987) et SZNAJDER (1981).

même perspective en utilisant, par exemple, le même sujet dans des propositions qui se suivent ¹⁸.

La deuxième paire de constructions concerne l'*Accusativus cum Infinitivo*, le *Nominativus cum Infinitivo* et les complétives en *quod/quia*. Bolkestein (1981) a montré qu'il s'agit là de différentes configurations pragmatiques :

(24) *Cicero Tulliam Romam profectam esse dicit.*

(25) *Tullia Romam profecta esse dicitur.*

(26) *Tulliam Romam profectam esse dicitur.*

Le *Nominativus cum Infinitivo* (25) peut être choisi (mais il n'est pas obligatoire) si la proposition renferme une information sur un constituant de proposition enchâssé. Dans ce cas la proposition renferme une information sur Tullia. L'*Accusativus cum Infinitivo* est obligatoire lorsque la proposition renvoie à des constituants du prédicat qui la régit, par ex. « qui » a dit quelque chose ou « comment » il l'a dit.

Herman (1989) a étudié l'emploi de l'*Accusativus cum Infinitivo* et des propositions complétives en *quod* dans des textes d'auteurs chrétiens. Il remarque que les sujets de l'*Accusativus cum Infinitivo* sont plus souvent topiques et co-référentiels à un constituant placé plus avant dans le texte que les sujets de subordonnées en *quod*. Ceci concorde avec une autre de ses observations selon laquelle les *Accusativi cum Infinitivo* peuvent être placés devant le verbe qui les régit, tandis que les subordonnées en *quod* le suivent. Les résultats de Bolkestein et de Herman ne peuvent pas être directement placés sous un dénominateur commun, mais il est intéressant de constater que, dans les deux études, le statut informatif des constituants semble jouer un rôle pour les choix des alternatives.

3.2. Quant à la formulation indirecte du message par **L**, je me limiterai à quelques observations sur les expressions linguistiques directives, en me basant sur la thèse récente de Risselada (1993). L'exemple qui me sert d'introduction est l'emploi du subjonctif présent de formes verbales passives et impersonnelles, tel qu'il se trouve dans les tragédies de Sénèque (*eatur* dans par ex. Sén., *Thy.*, 488) comme exhortation générale (« Allons ! En avant ! »). Dans les *Acta conventus Carthaginensis* I, 168, l'évêque Fortunatien, agacé par les temporisations des Donatistes dit :

(27) *ad causae iam initium veniatur.*

Il aurait pu dire *veniat*, avec son adversaire direct Petilianus comme sujet ou bien même *veni(as)*. Il aurait pu aussi prendre une attitude cons-

18. Cf. PINKSTER (1990 : 256), avec des références bibliographiques.

tructive : *veniamus*, mais il s'y refuse apparemment. Par politesse envers l'arbitre Marcellinus, il ne se permet pas de le pousser à une attitude plus ferme. Il choisit le compromis : « Il faut » maintenant en venir au fait : un impersonnel où le « nous » évidemment n'est pas compris.

Si **L** veut obtenir quelque chose de **R**, il faut qu'il procède avec une très grande précision. Aussi dispose-t-il de toute une gamme de possibilités. Il peut employer des énoncés impératifs où figurent un impératif ou bien des ordres indirects. Ceux-ci s'expriment sous forme d'énoncés déclaratifs renfermant une volonté explicite (*volo*) ou moins impérieuse (*velim*) ou un futur de l'indicatif, comme par ex. :

(28) *molestus ne sis nunciam, i rus, te amove, ne tu praeterhac mihi non facies moram* (Plt., Mos., 74-75).

L'ordre des formes directives montre que, à partir de *facies*, Tranio est à bout de patience. Le *futurum pro imperativo* traduit un ordre très impératif, comme le sens de cette forme l'indique. Différentes sortes d'énoncés interrogatifs peuvent d'ailleurs servir à inciter indirectement quelqu'un à faire quelque chose. Je donne deux exemples de Risselada (1993 : 214) :

(29) *quin astas*.

(30) *quid astas*.

L'analyse du contexte dans lequel les questions en *quin* apparaissent montre qu'elles provoquent toujours une réaction : généralement la disposition à faire ce que l'autre demande, quelquefois le refus. La question est donc clairement interprétée comme un ordre. La question en *quid* n'est pas suivie d'une réaction. Il faut croire que, dans ce cas, le locuteur donne libre cours à sa mauvaise humeur (c'est un « speech act » expressif), mais il laisse à l'auditeur le soin de bien interpréter ses paroles.

4. Conclusion

J'espère avoir montré que nous sommes à même maintenant de mieux décrire la composante pragmatique du latin, soit que nous disposions d'un appareil analytique plus sophistiqué, soit que nous soyons capables de mieux interpréter les faits déjà connus. Les recherches pragmatiques peuvent s'appliquer aussi bien aux langues dites mortes qu'aux langues vivantes. Elles exigent une analyse plus détaillée des expressions linguistiques dans leur contexte textuel et situationnel et, de ce fait, elles sont plus proches du premier objectif de la philologie : comprendre avec précision ce que dit un texte et ce qu'il entend. Les latinistes y sont passés maîtres bien avant les autres. Il est vrai que nous ne pouvons pas donner une ana-

lyse de textes parlés. Mais qui peut se vanter de pouvoir le faire ? Et combien de fois l'a-t-on essayé ? Le magnétophone n'existe que depuis cinquante ans.

Bibliographie

- BERTOCCHI, Alessandra (1989)
« Antecedents of Latin Anaphors », in : CALBOLI, Gualtiero (éd.) (1989), 441-461.
- BOLKESTEIN, A. Machtelt (1981)
« Embedded Predications, Displacement and Pseudo-Argument Formation in Latin », in : BOLKESTEIN, A. Machtelt e.a. (1981), 63-112.
- BOLKESTEIN, A. Machtelt, H. A. COMBÉ, S. C. DIK, C. DE GROOT, J. GVOZDANOVIĆ, A. RIJKBARON & C. VET (1981)
Predication and Expression in Functional Grammar, London, Academic Press.
- BOLKESTEIN, A. Machtelt & Michel VAN DE GRIFT (1994)
« Participant Tracking in Latin Discourse », in : HERMAN, József (éd.), 283-302.
- CALBOLI, Gualtiero (1992)
« Bemerkungen zu einigen Besonderheiten des merowingisch-karolingischen Latein », in : ILIESCU, Maria & W. MARXGUT (éd.), 41-61.
- CALBOLI, Gualtiero (éd.) (1989)
Subordination and Other Topics in Latin. Proceedings of the 3rd Colloquium on Latin Linguistics, Bologna 1-5 April 1985, Amsterdam, Benjamins.
- DIK, Simon C. (1989)
The Theory of Functional Grammar, Dordrecht, Foris (= Berlin, De Gruyter).
- GRIEND, Margreet VAN DE (1989)
« Pseudo-Conditionals in Latin », in : LAVENCY, Marius & Dominique LONGRÉE (éd.), 447-456.
- FRUYT, Michèle (1987)
« Interprétation sémantico-référentielle du réfléchi latin », *Glotta* 65, 205-221.
- HERMAN, József (1954)
« Recherches sur l'ordre des mots dans les plus anciens textes français en prose », *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae* 4, 69-94 ; 351-382 = HERMAN, József (1990), 234-288.
- (1989) « *Accusativus cum Infinitivo* et subordonnée à *quod, quia* en latin tardif. Nouvelles remarques sur un vieux problème », in : CALBOLI, G. (éd.), 133-152.

- (1990) *Du latin aux langues romanes. Études de linguistique historique*, Tübingen, Niemeyer.
- HERMAN, József (éd.) (1994)
Linguistic Studies on Latin. Selected Papers from the 6th International Colloquium on Latin Linguistics (Budapest, 23-27 March 1991), Amsterdam, Benjamins.
- HOFMANN, Johann Baptist (1951³)
Lateinische Umgangssprache, Heidelberg, Winter.
- ILIESCU, Maria & Werner MARXGUT (éd.) (1992)
Latin vulgaire – Latin tardif III, Tübingen, Niemeyer.
- JONES, Frederick (1990)
 « Cum in Livy », *LCM* 15, 37-43.
- (1991/2) « Subject, Topic, Given and Salient : Sentence-Beginnings in Latin », *P.C.Ph.S.* 37, 81-105.
- JONG, Jan R. DE (1989)
 « The Position of the Latin Subject », in : CALBOLI, Gualtiero (éd.), 521-40.
- KROON, Caroline H. M. (1989)
 « Causal Connectors in Latin : the Discourse Function of *nam*, *enim*, *igitur* and *ergo* », in : LAVENCY, Marius & Dominique LONGRÉE (éd.), 231-243.
- (1994) « Discourse Connectives and Discourse Type : the Case of Latin *at* », in : HERMAN, József (éd.), 303-317.
- (1995) *Discourse Particles in Latin : A study of nam, enim, autem, vero and at*, Amsterdam, Gieben.
- KÜHNER, Raphael & Carl STEGMANN (1912-1914)
Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache, II. *Satzlehre* (2 vol.), Hannover, Hahnsche Buchhandlung.
- LAVENCY, Marius & Dominique LONGRÉE (éd.) (1989)
Actes du cinquième Colloque de Linguistique Latine (Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain 15, 1-4), Louvain-la-Neuve, Peeters.
- LINDE, P. (1923)
 « Die Stellung des Verbs in der lateinischen Prosa », *Glotta* 12, 153-78.
- LINDSAY, W. M. (1907)
Syntax of Plautus, Oxford.
- LÖFSTEDT, Bengt (1966)
 « Die Konstruktion *c'est lui qui l'a fait* im Lateinischen », *IF* 71, 253-77.
- LÖFSTEDT, Einar (1942², 1933)
Syntactica I, II, Lund, Gleerup.
- MAROUZEAU, Jules (1910)
La phrase à verbe être en latin, Paris.
- NELSON, Hein L. W. (1947)
Petronius en zijn « vulgair » Latijn, Diss. Utrecht.

- ORLANDINI, Anna (1992)
« La référence définie : la naissance dans les langues romanes de l'article défini à partir du démonstratif *ille* », *Lalies* 11, 195-210.
- PANAGL, Oswald & Thomas KRISCH (éd.) (1992)
Latein und Indogermanisch (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, 64), Innsbruck.
- PANHUIS, Dirk G. (1982)
The Communicative Perspective in the Sentence. A Study of Latin Word Order, Amsterdam, Benjamins.
- PINKSTER, Harm (1986)
« *Ego, tu, nos*. Opmerkingen over het gebruik van subjektpronomina, in het bijzonder in Cicero *de Oratore* II », *Lampas* 19, 309-22.
- (1987) « The Pragmatic Motivation for the Use of Subject Pronouns : the Case of Petronius », in : MELLET, Sylvie (éd.), *Études de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à G. Serbat*, Paris, Société pour l'Information Grammaticale, 369-379.
- (1988) « *Sicut unus pater familias* : opmerkingen over het gebruik van *unus* en *ille* in verband met de ontwikkeling van de Romaanse talen », in : *Propemptikon. Afscheidsbundel W.J.H.F. Kegel*, Amsterdam, 109-115.
- (1990) *Latin Syntax and Semantics*, London, Routledge.
- RISSELADA, Rodie (1993)
Imperatives and Other Directive Expressions in Latin. A Study in the Pragmatics of a Dead Language, Amsterdam, Gieben.
- ROSÉN, Hannah (1992)
« Die Arten der Prolepse im Lateinischen in typologischer Sicht », in : PANAGL, O. & T. KRISCH (éd.), 243-262.
- SCHNEIDER, Kurt (1964)
Tacitus und Sallust, diss. Heidelberg.
- SCHNEIDER, Nicolaus (1912)
De verbi in lingua Latina collocatione, Münster, ex officina Societatis typ. guestfalorum.
- SCHENKEVELD, Dirk M. (1984)
« Studies in the History of Ancient Linguistics, II. Stoic and Peripatetic Kinds of Speech Acts and the Distinction of Grammatical Moods », *Mnem.* 37, 291-353.
- SELIG, Maria (1992)
Die Entwicklung der Nominaldeterminanten im Spätlatein, Tübingen, Narr.
- SETAIOLI, Aldo (1980)
« Elementi di *sermo cotidianus* nella lingua di Seneca prosatore », *SIFC* 52, 5-47.
- SOMERS, Maartje (1994)
« Theme and Topic : the Relation between Discourse and Constituent Fronting in Latin », in : HERMAN, József (éd.), 151-163.
- SZANTYR, Anton (& HOFMANN, Johann Baptist) (1965)
Lateinische Grammatik, II. Syntax und Stilistik, München, Beck.

SZNAJDER, Liliane (1981)

« Y a-t-il "un" réfléchi en latin ? Étude sur les conditions d'emploi de *se* et *suus* », *Information Grammaticale* 10, 17-22.

TORREGO, Maria Esperanza (1988)

« Variantes conjuncionales para la expresión de la finalidad en las oraciones subordinadas latinas », *Revista española de lingüística* 18, 317-329.

WACKERNAGEL, Johann (1926²)

Vorlesungen über Syntax, Basel.

Harm PINKSTER
Université d'Amsterdam
Oude Turfmarkt 129
NL-1012 GC Amsterdam

UNIVERSITÉS DE LIÈGE ET DE NAMUR

Le Bestiaire d'Héraclès

III^e Rencontre Héracléenne Internationale

organisée par Corinne BONNET et Colette JOURDAIN-ANNEQUIN

sous l'égide du Groupe de contact interuniversitaire
pour l'étude de la religion grecque antique

Liège / Namur, 14-16 novembre 1996

Secrétariat et renseignements :

Vinciane PIRENNE-DELFORGE
Université de Liège
Place du 20-Août 32
B - 4000 LIÈGE (Belgique)
Tél. : (+ 32 41) 66.55.68
Fax : (+ 32 41) 23.25.45